

Société et littérature dans les Antilles

Aimé Césaire

Volume 6, Number 1, avril 1973

Aimé Césaire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500264ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500264ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Césaire, A. (1973). Société et littérature dans les Antilles. *Études littéraires*, 6(1), 9–20. <https://doi.org/10.7202/500264ar>

SOCIÉTÉ ET LITTÉRATURE DANS LES ANTILLES ¹

aimé césaire

ÉMERGENCE DE LA CULTURE EN PAYS COLONIAL

Je voudrais parler d'un problème assez vaste, celui de la culture, celui de la situation de la culture dans les Antilles françaises et singulièrement, à la Martinique.

Je le dis tout de suite : pour moi, évoquer la situation de la culture aux Antilles, c'est évoquer le problème de la culture en pays colonial (car je tiens la Martinique pour un pays colonial). C'est évoquer la possibilité de l'émergence d'une cristallisation culturelle nouvelle qui puisse mériter le nom de culture, parce qu'elle sera culture nationale antillaise, et c'est en même temps poser le problème que nous ne pouvons pas éluder de la manière dont doit se résoudre et se surmonter la contradiction que vous aussi vous sentez au Québec, entre la nécessité d'une culture particulière d'une part, et, d'autre part, la nécessité de dépasser cette culture particulière dans la direction de l'universel.

Le mieux, je crois, est de commencer par les définitions. C'est un peu scolaire ! Mais c'est beaucoup plus commode et cela évite beaucoup de malentendus.

PEUPLE ET CULTURE

Il convient d'abord de désintellectualiser le mot de culture et de le généraliser, de l'étendre à toute l'activité humaine. J'entends donc par culture, non pas l'instruction, mais tout ce que l'homme a fait, tout ce qu'il fait et tout ce qu'il entreprend de faire chaque jour pour organiser sa vie, c'est-à-dire pour s'accommoder à la nature d'une part et à l'histoire d'autre part.

¹ Conférence prononcée le mardi 11 avril 1972 à l'Université Laval, Québec.

Pour moi, la culture nationale, c'est donc la vie telle qu'elle se manifeste et s'exprime dans le cadre d'une entité géographique et politique déterminée.

Autrement dit, et cela peut paraître évident, mais il faut quand même le dire, la culture nationale n'est pas la culture de la « Nation », s'imposant aux hommes d'en-haut, comme une essence hégélienne. Ce n'est pas davantage le génie métaphysique du lieu, le fameux *genius loci*, se manifestant par et à travers les hommes dont le rôle serait de jouer ou de représenter le monde selon la terminologie de Frobenius et de l'école allemande.

La culture nationale, que l'on pourrait appeler tout aussi bien la culture du peuple tout entier, l'entière culture du peuple tout entier, c'est la création continuée des hommes qui constituent la nation, création dont la cristallisation toujours provisoire tant que la culture est vivante, permet l'identification d'une personnalité collective différenciée.

Sans doute d'ailleurs faut-il aller plus loin et au lieu de dire que c'est la nation qui fait la culture, peut-être faut-il dire que c'est la culture qui fait la nation et que la nation elle-même est un fait culturel. À preuve qu'aujourd'hui nous voyons beaucoup d'États — en Afrique singulièrement — qui ne sont que des états et qui travaillent activement et souvent heureusement à devenir des nations.

LE DROIT À L'UNIVERSEL

Cela étant dit, ce serait une erreur de croire que le dynamisme propre à la culture humaine s'épuise en la création d'une culture nationale particulière. La culture nationale ne peut constituer une fin en soi. Toute culture humaine a vocation pour l'universel. Je ne crois pas du tout qu'il y ait des cultures éminentes et des cultures non éminentes, certaines ayant droit à l'universel et les autres étant faites pour rester mineures et confinées dans le particulier.

Je crois que toute culture humaine a vocation pour l'universel.

Sans doute tous les éléments de la culture ne s'universalisent-ils pas, mais il est très vrai de dire que les éléments les plus vigoureux de chaque culture particulière tendent à

dépasser leur frontière culturelle originelle et à s'imposer à l'ensemble des hommes. C'est pourquoi il serait hasardeux d'opposer culture à civilisation, la civilisation, dans mon optique, pouvant être définie précisément comme la somme totalisante des éléments les plus vigoureux et les plus dynamiques contenus dans les différentes cultures particulières.

Nous marchons donc bien, comme on l'a dit et répété, à la civilisation universelle, mais par les voies et les moyens des cultures particulières.

Ajoutons que c'est un devoir de maintenir toujours le rapport qui unit les cultures à la civilisation et la civilisation à la culture comme un rapport dialectique vivant, chaque sphère fécondant l'autre. Une civilisation non fécondée par les cultures particulières se dessècherait, comme une culture particulière coupée de l'universel et barricadée contre le monde ne tarderait pas à se scléroser.

C'est ce qui explique qu'aujourd'hui les cultures traditionnelles ne peuvent se fermer, sous peine de mort, à l'introduction, par exemple, de la technique moderne qui est un élément effectivement d'origine européenne, mais passé à l'universel ; de même, que la civilisation universelle ne peut aujourd'hui se renouveler, se rééquilibrer, se sauver d'une nouvelle forme de barbarisme sans s'ouvrir aux valeurs contenues dans des cultures non techniciennes jusque là injustement méprisées par l'Occident.

DES CULTURES NIÉES PAR LE COLONIALISME

De toutes ces définitions, il résulte une conséquence. C'est que là où l'homme est piétiné, écrasé, bâillonné, là où il est défiguré, et à la limite nié, il n'y a pas place pour la culture dans le sens où nous l'avons définie, c'est-à-dire comme expression originale du mode de vie du peuple. Or, c'est précisément le cas pour le monde colonial, c'est le cas pour le monde antillais. Écrasé et nié, l'homme antillais l'est puisqu'il est perdu dans un vaste ensemble indifférencié où sa spécificité n'est pas reconnue et encore moins institutionnalisée. Aliéné, l'homme martiniquais l'est puisque diverti de lui-même, devenu marginal par rapport à lui-même et pour employer les mots de Gaston Miron, le grand poète québécois :

**Dépoétisé dans ma langue
et mon appartenance
déphasé
et décentré
dans ma coïncidence**

Dépossédé aussi l'homme antillais l'est puisque privé de son héritage, toujours veuf, toujours orphelin, bâtard de toutes les civilisations, mutilé enfin de toute manière, puisque c'est un homme déchiré, tiraillé entre plusieurs civilisations, écartelé entre plusieurs traditions. Eh bien ! s'il est vrai que d'un homme mutilé ne peut naître qu'une culture mutilée, que d'un homme aliéné ne peut naître qu'une culture aliénée, d'un homme nié il ne peut naître qu'une culture niée, c'est-à-dire une absence de culture. Et de fait, dans le monde antillais d'aujourd'hui, dans le monde martiniquais d'aujourd'hui qui est un monde colonial, la culture disons autochtone, — disons-le pour aller vite, puisque les Martiniquais, à l'heure actuelle, ne sont pas de vrais autochtones —, mais la culture disons autochtone, la culture du peuple, si vous voulez, faute d'aliments, faute de relance créatrice, s'étirole, dépérit, se dégrade, s'altère en folklore et à la limite finit par disparaître. C'est un fait que les Antilles françaises ont reçu de l'Afrique un très riche héritage de contes, de fables, de traditions, de chants, de danses. Mais nous sommes obligés de constater que ce folklore lui-même s'appauvrit chaque jour davantage, se corrompt, pourrit et commence maintenant à s'effacer. Vous me demandez de prendre des exemples concrets. Eh bien, je vais en prendre un. En voici un qui est très concret, très précis et qui est très personnel. Il y a à la Martinique une grande manifestation qui est très typique et martiniquaise, c'est le carnaval. C'est un des sommets de l'activité, à mon avis, culturelle martiniquaise parce que ce jour-là, comme pendant les bacchanales, le peuple s'exprime et se défoule. Un des sommets de cette manifestation folklorique est certainement le mardi gras, jour qui est dominé par l'apparition du bœuf du mardi gras, que l'on appelle encore le diable. C'est un personnage entièrement masqué, dont le front est orné de cornes de bovidé dont le corps se prolonge par une queue de bovidé et dont le costume rouge est constellé de petits miroirs ronds, mis côte à côte et qui scintillent au soleil. Ce personnage extraordinaire qui est suivi par des

foules innombrables s'appelle, on ne sait pourquoi, le diable. Pourquoi le diable? Mais surtout qu'est-ce qu'il représente pour les Martiniquais? Rien. Personne ne sait ce que c'est. On le sait si peu qu'année après année le costume s'appauvrit, se flétrit, s'orne, s'adonne de toutes sortes de fanfreluches inutiles qui finissent par le déformer. Suivre le diable du mardi gras devient un rituel sans signification pour ceux-là mêmes qui participent aux rites et ce rituel, encore une fois, s'appauvrit chaque année davantage.

Or voilà ! un jour, j'ai eu un choc. J'étais au Sénégal, en Casamance, lors d'une grande fête de village ; et brusquement, ç'a été un véritable déferlement de masques. Brusquement je vois déboucher mon diable, le bœuf du mardi gras martiniquais avec son habit rouge constellé de miroirs, sa queue et ses cornes de bovidé. Je me précipite sur un villageois, je lui demande des explications, je lui demande ce que c'est, ce qu'est ce masque et ce qu'il représente pour lui. Il me répond que c'est le masque de ceux qui ont subi l'initiation. Je ne me rappelle plus très bien ce qu'il m'a dit sur la symbolique des couleurs — je pourrai un jour le retrouver — mais je me souviens de deux détails très précis. Il m'a expliqué que les cornes de bovidé, c'était le symbole de la richesse temporelle, et que les miroirs mis côte à côte, c'était le symbole de la connaissance, autrement dit, le symbole de la richesse spirituelle. Autrement dit, celui qui est initié est riche, pleinement riche, totalement riche, riche dans le temporel, et riche dans le spirituel et dans la sagesse. Bref, ce masque était un masque divin. Passé à la Martinique qu'est-ce qu'il était devenu? Une pauvre chose, un objet de carnaval, dénué de sens, incongru et absurde, mieux, vaguement diabolique. Autrement dit le dieu du vaincu était devenu le diable du vainqueur. Eh bien ! ce n'est qu'une anecdote, bien sûr. Mais je crois qu'elle est révélatrice. Et je crois que l'exemple est probant.

CULTURE OU SOUS-CULTURE

La culture antillaise s'est dégradée en folklore, et le folklore lui-même est en train de s'affadir et de s'épuiser. On peut prévoir qu'à ce rythme-là avant longtemps il aura disparu à moins d'une réaction et d'un ultime sursaut qui d'ailleurs ne peut être qu'une réaction et un sursaut politiques. Une culture donc qui disparaît comme une étoile qui s'éteint.

Mais on dira qu'en réalité, si vide il y a, si le vide est créé, la place ne reste pas vide et le vide se comble, et qu'à la culture traditionnelle se substitue une autre culture, celle du colonisateur, comme en font foi un très grand nombre d'écoles qui existent à la Martinique, puisque, vous le savez, la Martinique est un pays qui est assez remarquablement scolarisé. Il est scolarisé à 95 et même à 96%. Par conséquent, le vide se remplit et à la culture traditionnelle se substitue une autre culture, bien sûr ! Mais est-ce que cette culture d'importation mérite le nom de culture ? Pour ma part, je ne le crois pas. La vraie culture, qui est vie et création, est remplacée par une sous-culture qui peut se définir comme consommation de la culture des autres, ou de l'autre, c'est-à-dire du maître. C'est cela qui explique le sentiment majeur qui caractérise la psychologie de l'homme antillais, prototype de l'homme colonisé. Le sentiment majeur qui caractérise cette psychologie, c'est le sentiment poignant d'un manque, d'un non-accomplissement de soi, bref d'une immense frustration. C'est bien de cela en effet qu'il s'agit, car c'est de lui-même que l'homme colonisé est en définitive privé. Le résultat est qu'à la limite le monde antillais apparaît comme un enfer peuplé d'ombres, à la recherche non pas d'une Eurydice perdue mais d'une identité perdue.

Mais me direz-vous, il n'y a pas que des Antilles coloniales. Il y a d'autres Antilles. Il y a des Antilles indépendantes. Il y a des Antilles autonomes. Mais je dirais qu'au fond, la situation n'est pas vraiment très différente. Elle est différente dans la nuance sans doute, mais dans l'essentiel, non !

Je suis frappé de la difficulté qu'il y a pour les Antilles — mêmes indépendantes — de se constituer en nation. Quand on lit un bon romancier trinitadien qui s'appelle Naipaul, eh bien, on le voit comme choqué du fait qu'il y a un drapeau sur l'île, et c'est le titre de son dernier recueil, *Un drapeau sur l'île*. Il écrit ceci :

**L'île (il s'agit de Trinidad non de la Martinique)
était une terre suspendue et flottante, où vous appor-
tiez votre propre drapeau, si vous en vouliez un.**

Si on était chinois, on pouvait apporter le drapeau chinois.
Si on était anglais, on pouvait apporter l'Union Jack. Si on

était indien, on pouvait apporter le drapeau indien. Mais voilà comment un romancier trinitadien voit les Antilles, autrement dit, comment il voit son pays, comment il voit Trinidad : pas du tout une terre d'enracinement, mais une terre de passage, une terre de bivouac, une terre de campement toujours provisoire, autrement dit, un site mais jamais un pays.

NÉO-COLONIALISME

Bref, quand les Antilles ne sont pas coloniales, quand elles sont indépendantes ou pseudo-indépendantes, comme a dit Naipaul, on leur a remis un drapeau ; eh bien, si elles ne sont pas coloniales, elles sont néo-coloniales. Or il se trouve que le néo-colonialisme, c'est quand même un mot qu'il faut prononcer, n'est pas tellement moins grave que le colonialisme. Le néo-colonialisme, ce n'est pas du tout la suppression du monde colonial. Le néo-colonialisme n'est que le réaménagement du monde colonial.

Le poète haïtien, mon ami René Depestre, a défini le néo-colonialisme une fois *l'indigénisation du colonialisme*. Je me rallie à cette définition lapidaire qui dit beaucoup de vérités en peu de mots. Le néo-colonialisme, c'est en effet l'activité de l'impérialisme telle qu'elle s'exerce dans le cadre d'une indépendance politique nominale, dans le cadre d'une indépendance politique non appuyée sur l'indépendance économique et qui crée une situation où tout se passe comme si une délégation de pouvoirs avait été donnée par l'ancien colonisateur à une bourgeoisie indigène pour administrer l'ancienne possession coloniale dont les structures d'ailleurs ne sont pas modifiées.

Il en résulte que la société néo-coloniale n'est pas beaucoup moins aliénatrice que la société coloniale, encore qu'elle le soit différemment, la médiatisation se faisant ici par l'intermédiaire de la bourgeoisie locale.

Quoi qu'il en soit, le résultat est à peu de choses près le même, l'esprit de création est remplacé par l'esprit d'imitation ; le foisonnement, le libre foisonnement de la vie créatrice du peuple est contrarié. Les valeurs de la culture populaire se figent cependant que les valeurs de la nation dominante, considérées comme culture éminente, est érigée au rang d'archétype qu'il n'y a plus qu'à reproduire. Il résulte de ces con-

sidérations qu'en pays colonial ou néo-colonial, la culture du peuple ne peut s'épanouir, se traduire en actes, s'actualiser en oeuvres nombreuses et cohérentes et ne peut apporter sa contribution à la civilisation si l'on convient encore une fois d'appeler civilisation la dynamique universalisante contenue dans toute culture vigoureuse. La culture de ce peuple ne peut par conséquent s'épanouir qu'à partir du moment où le pays, secouant le joug, cesse d'être colonial ou néo-colonial.

LIBÉRATION NATIONALE : LA SURVIE D'UNE CULTURE

Aussi bien la libération nationale quelle qu'en soit la forme, et on peut en imaginer plusieurs, apparaît-elle comme la condition qui permet le déblocage du mécanisme psychologique grippé par le colonialisme et par l'émergence qu'elle seule permet des forces profondes tant individuelles que collectives. La libération, par conséquent nationale, dis-je, fournit seule les conditions du passage de la sous-culture à la culture pleine, d'une culture maigre à une culture totale et harmonieuse. Autrement dit, pour libérer la culture et lui redonner son élan créateur, il faut libérer l'homme, il faut libérer le peuple.

UN SENS À LA RÉVOLUTION

D'où la phrase qu'employait Fanon, phrase à laquelle ne peut que se rallier tout intellectuel honnête à savoir que :

L'acte culturel premier c'est la révolution.

Mais la révolution elle-même n'a de sens et ne mérite ce nom que si elle est et demeure un processus toujours vivant, que si elle ne se fige pas à son tour, que si elle permet la pleine réalisation tant personnelle que collective de l'homme.

Eh bien, une révolution de ce genre, nul type de pays n'est mieux placé pour la penser et la mener à bien que les pays dits sous-développés. On a assez parlé des handicaps du sous-développement pour que l'on ne puisse en contrepartie souligner aussi la chose paradoxale que constitue en même temps le sous-développement.

Pour ma part, je crois profondément aux pays déchirés et ce n'est pas du tout par masochisme. Parce qu'elle est dé-

chéance partielle ou parfois intégrale, dépersonnalisation partielle ou parfois complète, dépossession de soi à des degrés divers, la position de l'homme qui a passé par la colonisation et la situation de sous-développement qui en résulte sont peut-être la position, je ne dis pas unique, mais privilégiée pour concevoir dans toutes ses dimensions la restructuration et l'accomplissement total de l'homme ; autrement dit, pour concevoir la révolution intégrale.

Mais, me direz-vous, en attendant ce millénaire, en attendant la révolution, la vie continue. Et quel sens dans ce monde pré-révolutionnaire ou anté-révolutionnaire peut avoir la littérature chez nous et qu'est-ce qui la justifie ?

Ce matin, j'ai parlé de la situation de la poésie antillaise et ce soir je parle de la culture antillaise. De cette culture je dirai, simplement, en le généralisant, ce que j'ai dit ce matin de la poésie, de la poésie antillaise.

S'il est vrai que l'Antillais francophone est un homme aliéné, un être aliéné, dépossédé de son être, et je ne crois pas que cela puisse être nié, et si on pense qu'il y a une discordance profonde entre la langue officielle qui est le français et la langue vraie, la langue du peuple qui est le créole, on ne peut pas le nier, si on tient compte du fait que l'enseignement martiniquais n'est pas autre chose que l'enseignement qui est donné en France et que pour nous nos ancêtres sont toujours des Gaulois, si on pense que notre histoire ne nous est pas enseignée, — non pas du tout que je veuille m'enfermer encore une fois dans le particularisme, mais je considère effectivement que l'histoire du monde doit être enseignée à tout le monde — mais enfin si on tient compte du fait que l'histoire de la Martinique ne tient aucune place dans les programmes martiniquais, évidemment on comprend très bien qu'au bout de tout cela, il y ait un homme aliéné. Quand on pense qu'un enfant qui vient de la campagne et qui entre à l'école est directement pris en main et qu'on commence à lui apprendre à lire, à lui parler en français et à lui apprendre à lire en français, même s'il ne comprend pas le français, on comprend très bien par conséquent le traumatisme que cet enfant peut recevoir ; et comment faire différemment puisqu'il est convenu que la Martinique est une partie de la France et que la Martinique, par conséquent, c'est la France ? Eh bien,

ce sont les ravages du mythe, mais pas parce qu'on est prisonnier de ce mythe. Alors, par conséquent, au terme de cela, il ne peut résulter qu'une chose : c'est qu'effectivement nous avons un être aliéné, un être qui est dépossédé de son être. La littérature antillaise, pour être valable, que dis-je, pour être justifiée, ne peut être qu'une démarche de prospection et de récupération de l'être.

Excusez-moi de citer un poète québécois (depuis deux jours je suis à Québec) :

**Poésie mon bivouac (*dît Gaston Miron*)
Ma douce et fraîche révélation
de l'être.**

Eh bien, c'est vrai aussi pour les Antillais et sans doute pour les mêmes raisons qui ne sont pas des raisons raciales, on le devine, mais des raisons sociologiques. Ce que dit le poète québécois est valable également pour la littérature antillaise et pour l'homme antillais.

J'ai dit en second lieu que l'homme antillais est un être dépossédé, j'entends dépouillé de son avoir vital, dépossédé de tout le réseau d'appartenances qui situent un homme et qui font un homme. Et ici je ne cite plus Miron, je vais citer Jean-Guy Pilon que j'ouvre un peu au hasard comme les *sortes virgilianae* d'autrefois :

**Pour un peu
On te dirait avec des mots
Qui ne sont pas les tiens
Que tu n'es pas d'ici
Que tu n'as pas droit
Au paysage**

Eh bien, c'est valable pour l'Antillais !

UNE LITTÉRATURE REVALORISANTE

Si cela est vrai, la littérature antillaise n'est pas seulement récupération de l'être ; elle est aussi récupération de l'avoir, rapatriement de l'essentiel et remise en possession d'un héritage contesté ou tombé en désirance. Et puis il y a aussi autre

chose : parce que l'homme antillais est un homme isolé, nié dans son identité collective et finalement pour parler comme Claudel *coupé de l'abondant corps maternel* (à savoir le peuple), eh bien, la littérature antillaise sera approfondissement, recherche, l'approfondissement d'une communion et le rétablissement de l'homme dans ses appartenances et ses relations fondamentales avec sa terre, avec son pays et avec son peuple.

Un dernier point :

**LA LITTÉRATURE ANTILLAISE EST UNE
LITTÉRATURE ENGAGÉE**

Je m'excuse, le mot est bien galvaudé, mais je n'en trouve pas d'autre pour le moment et par là elle prépare son propre dépassement.

**Poésie
la vie future à l'intérieur
de l'homme requalifié**

C'est René Char qui dit ça.

Je ne sais pas très bien ce que c'est que la vie future ni même ce qu'il entend lui par la vie future, mais en tout cas pour moi je sais très bien ce que c'est que la vie future, hic et nunc. Eh bien, c'est un petit peu, c'est l'avenir, c'est demain, c'est autre chose, c'est quelque chose qui n'existe pas encore, quelque chose qui à l'heure actuelle est utopique, au sens propre du terme et je fais l'apologie de l'utopie, *utopos* : pour le moment, elle n'a pas encore lieu, elle est encore incarnée d'une part, mais elle existera demain par la volonté des hommes, par l'action. L'imaginaire d'aujourd'hui sera la réalité de demain.

CONCLUSION

Un ethnologue canadien, qui connaît bien les Antilles, Jean Benoist, vient de me remettre un livre en passant à l'escale de Montréal ; il m'a remis un livre qu'il vient d'écrire, un livre collectif, un livre qui a été écrit par l'équipe qu'il dirige à la Martinique et ce livre sur les Antilles s'appelle joliment

l'Archipel inachevé. J'ai trouvé cela admirable, *l'Archipel inachevé*. . . Et il conclut sont livre de la manière suivante :

D'une façon générale, les sociétés et les cultures antillaises originales qui ont la chance (et le malheur) d'avoir un passé si brouillé que leur avenir doit être inventé ont besoin d'abord de mieux se connaître.

Eh bien, j'accepte cet appel à l'imaginaire et à l'invention :

Inventer le pays !
Inventer l'homme !

On ne saura mieux dire. Et il est hautement significatif que ce soit un Québécois qui ait écrit cela à propos des Antilles. En tout cas, tout y est. C'est bien cela la charte de la littérature antillaise : prendre en charge le passé, éclairer le présent, débusquer l'avenir, bref, aider à achever et à conduire à sa vraie naissance *l'Archipel inachevé*. . .
